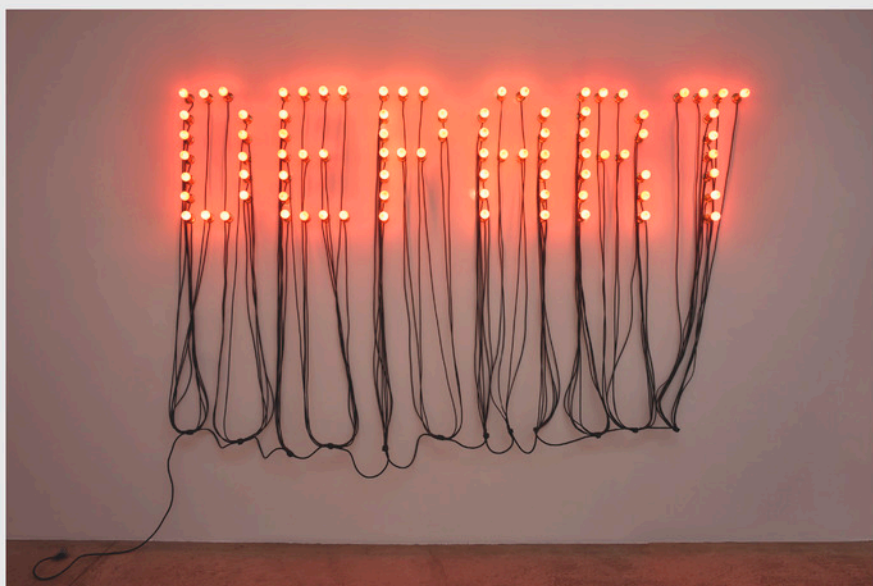


Christian Boltanski

Conversation avec **Laure Adler**

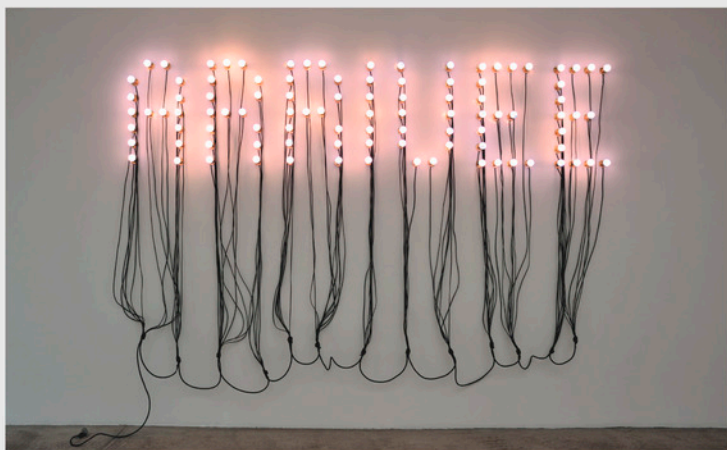


Récits

Flammarion

Christian Boltanski

Conversation avec **Laure Adler**



Christian Boltanski vient de disparaître. Ce livre d'entretiens s'est achevé quinze jours auparavant. Il avait décidé de tout, du titre, de la couverture, de l'ordre des chapitres. Il semblait heureux de ce texte qu'il avait minutieusement relu et corrigé. Il ne faut pas y lire la moindre dimension testamentaire. Christian était habité par une force de vie peu commune, il riait tout le temps, il était très drôle, et ce fut une joie de faire ce livre avec lui. Il était comme on dit « un bon vivant », même si son œuvre, dans ses différents registres et ce, depuis l'origine, était hantée par la mort. L'éphémère, la finitude, la fragilité, le hasard constituent en un entrelacs serré l'arche de ses pensées.

L. A.

Flammarion

Récits

Christian Boltanski
Conversation avec Laure Adler

Récits

Flammarion

En couverture :

Christian Boltanski, *Départ-Arrivée*, 2015. 85 ampoules rouges,
99 ampoules bleues, fils électriques. 2 pièces : 185 × 283 cm et 190 × 305 cm.
Avec l'autorisation de Christian Boltanski Studio et Marian Goodman.

© Flammarion, Paris, 2021
Christian Boltanski © Aadgp, Paris, 2021

PRÉFACE

En prenant de l'âge, Christian Boltanski parle de plus en plus. C'est un puits de science, une fontaine de savoirs. Des savoirs non appris qui lui viennent de la nuit des temps et l'étonnent lui-même. Christian Boltanski est un artiste, tout le monde le sait. Mais il est aussi un conteur, un artiste de la parole, et il ne le sait pas. Peut-être dans une autre vie – il en a tellement ! – était-il rabbin. À moins que son arrière-arrière-arrière-grand-père ne le fût et l'ait choisi comme dépositaire de ses secrets les plus enfouis.

Christian Boltanski est un désenfouisseur.

Christian Boltanski est un chamane.

Christian Boltanski est un scaphandrier de la mémoire. Là où personne ne s'aventure, là où tout est noir, lui, il plonge.

Christian Boltanski dit qu'« il ne fait rien ». Difficile de le croire, et pourtant c'est vrai. Il attend. Quelque part, dans une chambre de sa mémoire, une idée va peut-être surgir et s'incarner dans un espace. Christian Boltanski est architecte. Naturellement. Ses projets, il les voit, non pas à la façon de Rimbaud, mais comme un

technicien de l'inconscient qui sait où et comment ça s'allume, comment ça s'éteint, à quel rythme ça s'empile, comment et de quelle manière la multitude des êtres qui composent le monde – « Je est un autre » – peuvent être représentés sous forme de photographies, de noms, de vêtements, de lumières.

Tous les titres de ses expositions sont des manifestes.

Christian Boltanski est un philosophe qui s'ignore. Un ignorant, au sens de Philippe Jaccottet, lorsqu'il confie :

*Plus je vieillis et plus je crois en ignorance,
plus j'ai vécu moins je possède et moins je règne.
Tout ce que j'ai c'est un espace tour à tour
enneigé ou brillant mais jamais habité.
Où est le donateur, le guide, le gardien ?
Je me tiens dans ma chambre et d'abord je me tais.*

Christian Boltanski existe-t-il ? Nous le croyons, nous qui avons la chance de le connaître, mais pour lui ce n'est pas évident. C'est sur l'« accident » que fut sa naissance que s'est bâti un pan de son œuvre. « Accident », en ce sens qu'il pense qu'il aurait pu (ou dû) ne pas naître. Mais pour son art, il s'est donné la chance de vivre ou de revivre. La vie est pour lui une longue chaîne de hasards, de bifurcations, d'aléas, de discontinuités. La vie pour en mourir. La mort, non pas seulement comme fin, mais comme incident pas très intéressant, pas notable, en rien remarquable. La mort,

PRÉFACE

pour rejoindre ce qui, par essence, nous attend. La vie comme vacance.

Faire le vide pour que quelque chose advienne.

Recommencer jusqu'à l'épuisement.

Travailler l'identique sans relâche.

Creuser à l'intérieur de soi. Y compris et surtout sa propre tombe.

Ne rien attendre de soi.

Se mettre à l'abri.

Tout conserver, tout archiver, tout étiqueter, tout classer pour être sûr qu'on peut *partir*, puisqu'on a fait de sa vie la sédimentation de toutes les tâches qu'implique le fait même de vivre.

Christian Boltanski est un archéologue. Il ne croit pas à la notion d'origine, mais il fouille notre conscience à la recherche de traces. Ce n'est pas un hasard s'il les laisse, en sachant qu'elles vont disparaître, dans les lieux inhabités des installations.

Christian Boltanski est un amuseur public.

Christian Boltanski aurait pu être clown.

Christian Boltanski est le petit frère de Charlie Chaplin.

Christian Boltanski fait des blagues.

Christian Boltanski s'auto-engendre.

Christian Boltanski est le petit-fils de Karl Valentin.

Christian Boltanski a de nombreux amis, vivants et morts.

Christian Boltanski ne se montre jamais dans son œuvre, il est son œuvre.

Cette volonté de sortir de soi procède chez lui d'un désir de nous *toucher* par sa production artistique. Comment expliquer qu'on ne sorte jamais indemne d'une de ses expositions ? Qu'on soit dans l'impossibilité de parler ? Saisis par le trouble ? Que quelque chose se passe en nous qui, souvent, subsiste dans notre mémoire ?

Christian Boltanski l'humaniste, celui qui cherche à ce qu'on reconnaisse quelque chose ou quelqu'un en voyant ses œuvres. Il n'a pas lu Levinas et pourtant son travail y renvoie. Chacun de nous est unique dans le magma du monde. Chacun de nous est reconnaissable, même s'il veut l'ignorer. Il y a beaucoup de monde dans l'univers de Boltanski. Pourtant chacun est à sa place dans cette foulditude.

La vie de Christian Boltanski lui appartient-elle ? À Bernard Blistène, à l'occasion de sa récente exposition au Centre Pompidou, il disait vivre dans « un temps additionnel », belle métaphore footballistique pour nous signifier qu'il vit dans l'excès, la joie que procure le seul fait d'être vivant.

Catherine Grenier a publié en 2005 un livre d'entretiens, *La Vie possible de Christian Boltanski*, qui m'a beaucoup impressionnée. Quinze ans plus tard, je continue modestement ce chemin de l'écoute.

PRÉFACE

Nos entretiens se sont déroulés selon un processus et une méthode en tous points boltanskiens ! Le premier n'a pas pu avoir lieu en *présentiel*, comme on dit aujourd'hui, car la pandémie venait de commencer. Même contrainte pour les suivants. Chacun se retrouvait confiné chez soi. Nous avions un rendez-vous téléphonique à la tombée du jour, une fois par semaine. Nous ne nous voyions pas, ce qui est loin d'être anodin. Christian se parlait à lui-même. Merci infiniment à lui pour ce compagnonnage qui fut une équipée joyeuse.

C'était le début de l'été. La vie semblait pouvoir recommencer presque comme avant la pandémie. Notre dernier rendez-vous avait été très joyeux et très sérieux à la fois. Christian était arrivé avec certains de ses catalogues et des demandes de compléments d'information et des précisions à ajouter dans le corpus des entretiens. « Pour que quelqu'un qui n'a jamais entendu parler de moi ni vu aucune de mes pièces y comprenne quelque chose ! » avait-il ajouté. Tout était bon, le choix des œuvres pour la couverture était fait, le texte pouvait partir à l'imprimerie. Christian était heureux ce jour-là. Il venait de lire le beau texte de son neveu Christophe Boltanski, *Les vies de Jacob* qui l'avait beaucoup impressionné. Il s'apprêtait à partir pour Berlin ou l'attendait une équipe pour un nouveau projet. Il reprenait petit à petit sa vie d'artiste international à vivre entre deux voyages dans les nuages. Des projets, il en avait aux quatre coins du monde et il avait hâte de s'y atteler après les ralentissements dus à la pandémie. À son

retour de Berlin il est tombé. Pour ne plus se relever. Celui dont le vrai prénom est liberté s'est « arrangé » pour disparaître le jour du 14 juillet.

Nous sommes nombreuses et nombreux à ne pas « réaliser » sa mort. Christian était moqueur de tempérament et naturellement très drôle. Le seul sujet dont il ne s'est jamais moqué c'est la mort. Il avait vendu sa vie à un homme riche en Tasmanie en échange d'une surveillance permanente par caméras. Que fait aujourd'hui ce joueur de vies devant son écran qui filme un atelier vide ?

Christian était, comme on dit, un bon vivant. Sa joie de vivre et sa gentillesse resteront à tout jamais dans ma mémoire. Quand je pense à lui je pense à ses yeux rieurs. Ce texte que vous allez lire n'est d'aucune façon testamentaire. Juste une manière de parler d'art, de l'acte artistique comme moteur de son, de notre existence.

Christian Boltanski avait des idées pour affronter l'éternité. Le temps de se laisser emporter par l'émotion que suscite son travail ne fait que commencer.

Laure Adler

LE NOIR

Laure Adler : Que vous évoque le mot « noir » ?

Christian Boltanski : J'ai intitulé l'une de mes expositions « Noire ». Pour nous c'est la couleur du deuil, même si dans certaines cultures, comme la culture japonaise, c'est le blanc qui en est le signe. Pour nous c'est aussi un signe de terreur, c'est le moment où l'on est perdu, où l'on ne voit plus. Le fait d'être dans le noir et surtout l'idée qu'on y est provoque toujours, pour les enfants comme pour les adultes, une certaine peur. Et mon art est en noir et blanc à 90 %. J'ai très peu utilisé la couleur dans mon travail ; c'est avec la lumière, par les ampoules électriques, que je donne la couleur.

Je trouve magnifique le livre de Jacques Roubaud *Quelque chose de noir*. J'ai été très ami avec lui, c'est un homme merveilleux et très drôle. Il a le sens du jeu. Par exemple il a composé des pièces ou des poèmes avec les numéros des voitures qu'il voyait dans la rue. Il y a de l'OuLiPo chez lui, une sorte de jeu permanent ; je me suis vraiment très bien entendu avec lui.

LA : Êtes-vous déjà allé dans vos expositions le soir ou la nuit, quand toutes les lumières sont éteintes ?

CB : Il m'est arrivé d'y aller quand il n'y avait personne et j'aime beaucoup ça. J'aime aussi venir quand il y a des visiteurs qui ne me connaissent pas. Je les frôle, je vois comment ils s'arrêtent. Ce qui m'intéresse c'est de voir comment les gens cheminent dans le lieu. S'ils restent plus longtemps dans une salle ou dans une autre, à quel endroit ils s'assoient. J'ai tellement vu l'exposition avant qu'elle soit installée, je l'ai tellement vue et parcourue dans ma tête, j'en connais tellement chaque détail que, quand elle est montée, je la reconnais. Il faut cependant vérifier que cela fonctionne chez les autres.

LA : Avez-vous déjà connu dans la vie des moments dangereux ?

CB : Non. Et pourtant j'ai très souvent peur, j'ai même tout le temps peur. Le fait que j'ai été conçu pendant la guerre a, je pense, laissé des traces dans ma tête, et je suis quelqu'un d'extrêmement inquiet. Je suis inquiet pour les autres, pour moi aussi. Je n'ai jamais fait de choses extraordinaires ou dangereuses dans ma vie. À tel point que je conduis ma voiture dans Paris – plutôt bien –, mais jamais sur une route. J'éprouve toujours une inquiétude présente : je crois que cela vient de ma prime enfance et peut-être même du ventre de ma mère, ou juste après ma naissance.

Être artiste fait qu'on ne vit pas, on fait semblant de vivre, on joue la vie. Et avoir cette distance avec la réalité réduit la peur. On est comme un enfant qui joue les

choses, mais ce n'est pas la chose elle-même. Et donc je passe mon temps à jouer. À jouer des sentiments que j'éprouve, mais qui sont plus faciles à exprimer en les projetant dans le monde artistique.

La seule chose courageuse que j'ai faite dans ma vie, mais qui n'était pas vraiment difficile, a été de monter une exposition¹ à Sarajevo pendant le siège² ; j'y suis resté huit jours et c'est plutôt un bon souvenir. Ce que cela m'a vraiment appris, c'est le désir de vivre de chaque être. Les conditions étaient très difficiles ; quand j'ai fait l'ouverture, j'avais apporté une bouteille de whisky, et tous les gens étaient heureux, les filles étaient habillées en robes blanches très belles... Je crois que dans les pires horreurs se maintient toujours le désir de vivre. Si on est malade, par exemple, on essaie de vivre. À Sarajevo on voulait vivre ; il y avait, je me souviens, des pizzas immondes que tout le monde mangeait, et c'était un plaisir de les partager avec tout le monde. Le directeur du Centre d'art qui m'avait invité³ m'a montré lui-même Sarajevo, car il voulait y créer un musée. Le maire, avec raison, lui a dit que c'était une bonne idée, mais que pour créer un musée d'art contemporain il allait falloir attendre un peu. Lui ne pensait qu'à son musée. Et chacun pensait à vivre.

1. Exposition à la galerie Obala de Sarajevo en 1994.

2. Guerre de Bosnie-Herzégovine déclarée au moment de la proclamation de l'indépendance du pays et qui a duré de 1992 à 1995.

3. Francis Bueb.

Cela dit, je ne suis effectivement pas quelqu'un de « courageux ». Je ne possède pas ce qu'on appelle les « valeurs masculines ». Je ne me suis jamais battu de ma vie, je n'ai jamais donné une gifle ou un coup de poing à qui que ce soit. J'ai une horreur profonde de la violence, même tuer un moustique me fait de la peine. Je n'ai jamais fait de sport, ni de football, ni de rugby. Je n'ai jamais été un garçon comme le sont généralement, par leur propre culture, les garçons. J'étais très calme. Si on me mettait sur une chaise, deux heures après on me retrouvait à la même place – et c'est pareil aujourd'hui.

LA : Sans bouger, sans faire quoi que ce soit ?

CB : Sans bouger, sans faire quoi que ce soit. Plus jeune j'ai passé des heures et des heures à attendre mon père dans la voiture, quand il allait travailler. Aujourd'hui encore, il m'arrive de dire à un ami : « Je reste, je t'attends ; si tu reviens dans une heure je serai là. »

LA : Vous n'avez jamais été sérieusement malade au point de craindre pour votre vie ?

CB : Non, jamais. Jusqu'à présent, j'ai eu une chance inouïe, je n'ai jamais passé une nuit à l'hôpital de ma vie. Une anecdote comique : il y a très longtemps, je me suis cassé le poignet en scooter. Je vais à l'hôpital et on me dit que l'on va m'opérer. On m'installe dans une chambre, on me prépare, on me rase le bras, etc. Et à 11 heures du soir, je décide de partir. On a toujours le

droit de quitter l'hôpital, mais comme ils étaient furieux car ils avaient préparé l'opération, ils ne m'ont pas donné mes vêtements ; je me suis donc promené dans l'hôpital de la Salpêtrière tout nu, avec une radio comme cache-sexe, en cherchant mes habits, et je suis parti. Je n'ai jamais été opéré du poignet et je m'en porte très bien. C'est donc la seule fois où j'aurais pu dormir à l'hôpital.

LA : Vous n'éprouvez jamais aucune impatience ?

CB : Non. Ce n'est même pas être patient, c'est être passif. Je reste là où l'on me met, parfois je rêve. Je pense que pour la création, dans mon cas, ce n'est pas agir qui compte, mais être dans les pensées de la création. Je peux rester des heures dans les pensées de la création sans avoir à agir. J'aime agir de temps en temps. Parmi les moments très heureux de ma vie, il y a ceux où j'installe une exposition, parce que je suis actif, avec d'autres. L'installation d'une exposition est un moment merveilleux, un peu comme le fait d'escalader une montagne : tout le monde travaille à la même chose, on sait qu'il y a une date limite. On est tous ensemble et on agit. Mais ces moments arrivent trois ou quatre fois par an ; le reste du temps, j'ai un côté placide.

Je me mets aussi très rarement en colère, c'est exceptionnel et de moins en moins fréquent. Quelquefois je me mets dans une violente colère, après quoi j'en suis désolé. Je me calme aussitôt, et je suis prêt à embrasser

la personne que j'ai engueulée. C'est quelque chose qui me dépasse, comme une sorte de maladie. Cela arrive rarement et brusquement, et j'en suis honteux, je n'en tire aucune joie. Heureusement cela n'a dû arriver qu'une dizaine de fois dans toute ma vie.

LA : Pourquoi accompagniez-vous votre père dans la voiture quand il allait faire ses consultations ?

CB : Notre famille était spéciale, personne ne vivait seul ou séparé. Nous avons une très grande peur d'être séparés. Mon père était médecin, il allait à l'hôpital Laennec le matin. Avec ma mère, nous y allions vers 9 heures, et nous attendions jusque vers midi qu'il sorte de l'hôpital. Ma mère se garait toujours à la même place, rue Vaneau, et on attendait. Je connaissais tous les gens. Ce qui est formidable, quand on attend dans une voiture, c'est qu'on voit les gens, mais les gens ne nous voient pas. On est spectateur de la rue, et coupé d'elle par les vitres de la voiture.

Quand mon père avait – rarement – des malades à voir chez eux dans la journée, on y allait avec ma mère et on attendait aussi dans la voiture. C'était aussi lié au fait que ma mère ne pouvait pas se déplacer seule : c'était pour elle un moyen de sortir. Moi je n'allais pas à l'école – j'ai quitté définitivement l'école très tôt, et même avant cela j'y allais très peu – et c'était aussi un moyen de me sortir de la maison. Et comme j'étais très calme on me mettait dans la voiture et j'y restais. Dans